

# LA GAZETTE

DE LA 11E ÉDITION DU FESTIVAL REGARDS CROISÉS

samedi 28 mai

## Edito...

« Si vous trouvez ça utopique,  
demandez-vous pourquoi. »  
Bertolt Brecht

Hier, nous avons assisté à la lecture du texte de Tino Caspanello *A l'air libre* par Claire Semet, Philippe Saint-Pierre et Stéphane Czopek. Un ouvrier demande à son camarade si son travail lui plaît et la fable naît de cette interrogation. Lors de la rencontre avec Véronique Labeille et Julie Quénehen, traductrice de ce texte, Tino Caspanello est revenu sur les spécificités du dialecte sicilien, langue dans laquelle était écrit le texte. Sans tomber dans le naturalisme, Tino Caspanello a voulu donner à cette langue orale ses lettres de noblesse. Il s'agissait de refuser que la langue du théâtre ne puisse être que la langue académique comme si l'Italie n'était pas plurielle, composée de différents dialectes. Refusant cette uniformisation, Tino Caspanello propose un texte riche, véritable palimpseste empli de multiples strates.

Nous allons finir notre tour de l'Europe par la Pologne en assistant ce soir à la lecture de *Transitions* d'Artur Palyga. Ce texte pose la question de l'alternative face à système capitalisme en mettant en scène des personnages handicapés, physiquement, mentalement ou socialement. La pièce d'Artur Palyga démarre par une succession de monologues, une sorte d'album de famille qui nous présente ces quelques personnages témoins de l'évolution de la Pologne



Photo: Jean-Pierre Angéi

d'une société protectionniste à une libération du marché. Leur langage semble faire symptôme des problèmes que rencontre la société polonaise dans ce basculement brutal dans la mondialisation. Paradoxalement dans ce texte, ce sont ceux que l'on appelle des « aliénés » de corps ou d'esprit qui désaliènent la parole en oralisant leur angoisse ou leur incompréhension du monde. Ils reflètent involontairement les durcissements politiques ou la simple déroute d'une société face au nouvel ordre du monde. Artur Palyga nous propose une farce historique, affrontant les tabous. Nous pensons à cette scène où Saint-Paul essaye de prendre la parole face à un personnage empêtré dans l'insulte comme seule réaction possible au monde tandis qu'un chœur (ou devrions-nous dire une horde) de Mamans se questionne sur la sexualité de leurs enfants handicapés. L'alternative au capitalisme a souvent été niée, on pense

au fameux acronyme « T. I.N.A », un joli prénom pour dire *There Is No Alternative*. Nous voici donc condamnés à une libéralisation complète et totale où tout le monde gambade joyeusement dans le néo-libéralisme. Mais une question subsiste : est-ce que l'effondrement du bloc soviétique a réellement stoppé tout rêve d'une société communiste ? Ne peut-on pas considérer que cet effondrement soit une libération de l'utopie, plutôt qu'un constat de son échec ? « *Ce parti ne produit plus*

*ni théorie ni projet. Il n'a plus d'utopie car elle a été dévorée par la pratique. Dans la possible séparation du Parti communiste et du pouvoir réside la grande chance d'arracher l'utopie au terrorisme.* »<sup>1</sup> affirme l'auteur allemand Heiner Müller.

Un espace a peut-être été libéré par cette chute. A nous de le remplir.

1.in *Fautes d'impression de Heiner Müller*

## SOMMAIRE

Edito  
*Transitions* d'Artur Palyga  
Interview d'Artur Palyga  
Théma : Traduction  
Tag et Faits divers

# Transitions d'Artur Pałyga

par Ludivine Martin



photo : WEI Xing

Suite à une commande du Goethe-Institut, Artur Pałyga, auteur polonais, a écrit en 2009 la pièce *Transitions* à l'occasion du vingtième anniversaire de la chute du mur de Berlin. Traduite en 2011 par Monika Próchniewicz et Sarah Cillaire, elle évoque le passage d'un régime autoritaire et protectionniste à un régime libéral et capitaliste.

Le travail d'Artur Pałyga est influencé par son expérience au sein du Théâtre Grodzki où il dirigeait des ateliers d'écriture avec des personnes handicapées ou en situation d'exclusion. Par le détour de la fiction, la pièce *Transitions* semble mettre en scène l'un de ces ateliers. Ainsi, la frontière entre fiction et réalité s'avère parfois ambiguë. De fait, l'un des enjeux majeurs d'une telle entreprise réside dans la difficulté à aborder le thème du handicap tout en abordant celui du

changement démocratique en Pologne. Avec cette construction dramatique, Artur Pałyga semble s'intéresser à la façon dont on perçoit l'Histoire. Elle est appréhendée à travers les regards subjectifs des personnages qui subissent ce renversement de valeurs de plein fouet.

La pièce débute par une succession de monologues troublants présentant des personnages en marge, isolés du reste du monde. Le premier à prendre la parole est Lesiu, un homme sourd et aveugle, qui nous présente son monde constitué d'odeurs de toutes sortes. Toute sa vie, il a vécu isolé ne pouvant s'intégrer dans une société qui refuse de prendre en compte son handicap. La pièce s'ouvre sur ce monologue sensible d'un personnage qui vit un changement d'envergure : à presque 50 ans, il vient enfin d'obtenir un implant auditif. L'ouverture aux

autres et au monde passe d'abord par une certaine incompréhension : « Quelqu'un va-t-il me dire ? Qu'est-ce qui s'est passé en général ? C'est comment maintenant ? » demande Lesiu. Cette seconde naissance lui permettra de découvrir combien son pays a changé. Les autres personnages tenteront alors de définir cette « transition ». Ils explorent, commentent, mettent à nu leur quotidien et brisent ainsi les tabous. Dans ce texte, il est question de liberté, de sexe, d'amour et de rêves brisés. Pour autant, il n'y a pas de misérabilisme ou de manichéisme de la part de l'auteur, il s'efface derrière la parole de ces personnages. Ce qui importe, ici et maintenant, c'est le besoin irrépressible et irréductible de dire, de rendre compte de sa pensée et son ressenti.

Finalement, grâce à la transition polonaise, c'est

aussi notre monde qui nous est livré, sans concessions. Lesiu interroge. De but en blanc, il demandera à Jerzy (en lutte contre le monde entier) « qui a chuté ? » car il l'a entendu à la télé il y a vingt ans. Ce dernier, se lancera alors dans une explication complexe afin de lui faire comprendre qu'il est devenu libre. Le système s'étant effondré, ils sont censés être libres et heureux comme le dira Teresa dans la scène intitulée *Intégration*. La logique énoncée semble à la fois implacable et absurde : « Pour être le plus bref possible, il est question de qu'avant il était question que tout le monde aille bien, mais seulement en apparence, et en vrai seuls les mauvais allaient bien et les bons allaient mal. Et maintenant, les bons vont bien et si tu n'es pas bien, ça veut dire que tu n'es pas bon. Que tu n'es pas assez bon pour aller bien. »

Dans cette pièce, le fond et la forme se répondent. Nous passons d'une suite de monologues à la forme dialoguée. La parole s'émancipe signifiant ainsi l'ouverture aux autres et donc une relative prise d'indépendance. Pourtant, nous ne savons pas si ces personnages posent, ne serait-ce qu'un pied, dans le monde extérieur tout au long de la pièce. Seul le lieu de la dernière scène est clairement identifiable comme étant un espace extérieur, un supermarché. Individuellement, ils ont tous une raison de s'y rendre : Agni, paralysée, doit rencontrer son amoureux ; Karol, l'homme aux multiples personnalités,

voudrait prévenir un incendie ; Teresa retrouvant ses rêves s'y sent comme dans une navette spatiale, etc. Collectivement, ils peuvent aller et venir à leur guise et donc se sentent heureux. Le supermarché, symbole du capitalisme marchand dont nous voulons nous éloigner, est, pour eux, une sorte d'Eden. Ce paradoxe nous renvoie en fin de compte à nos propres peurs face à un monde où nous cherchons, tous autant que nous sommes, à nous faire une place.

## Interview d'Artur Pałyga

Propos recueillis par  
Ludivine Martin  
et traduits par  
Monika Próchniewicz

**La Gazette : Pouvez-vous nous parler de la genèse de votre pièce *Transitions* ?**

Artur Pałyga : Après avoir vu la mise en scène de ma pièce intitulée *Le Touriste*, Paweł Łysak m'a proposé de participer au projet *After the Fall*, une commande du Goethe-Institut. Plusieurs dramaturges étaient sollicités afin d'écrire sur la chute du Mur de Berlin et ses conséquences. Dans un premier temps, Paweł Łysak m'a demandé d'écrire une adaptation d'une pièce ukrainienne. Après avoir commencé le travail, j'ai proposé un premier jet mais nous n'étions pas convaincus. Nous avons alors longtemps débattu de la transposition et de la représentation des



Photo: Jean-Pierre Angé

changements intervenus en Pologne suite à la chute du communisme. Nous en avons conclu que nous devions proposer un texte inédit qui soit vraiment en relation avec notre pays. Un jour, nous avons évoqué un film allemand, *Goodbye Lenin!* de Wolfgang Becker, et je me suis rendu compte que j'avais déjà rencontré une personne qui, comme l'héroïne, se réveillait d'un très long coma bien après la chute du mur. C'est d'ailleurs cette personne qui m'a inspiré le personnage de Lesiu. Ce qui m'a frappé à ce moment précis, c'est que je ne connaissais pas une, mais plusieurs histoires qui se rattachaient à cette idée de transition difficile entre le communisme

et le capitalisme. Le handicap est un tabou dans la société polonaise et j'ai alors eu envie de mêler les deux sujets. J'ai trouvé que ces personnes étaient représentatives de toute une partie de la société polonaise qui n'a pas réussi à s'intégrer dans le système capitaliste. La structure et l'organisation du capitalisme font qu'il y a toujours des laissés-pour-compte que l'on accuse *a posteriori* de ne pas être capables de s'intégrer. On les rend responsables de l'exclusion qu'ils subissent. En outre, il me semblait que cela pouvait être intéressant de parler de l'histoire de la Pologne à travers des personnages souffrant d'un handicap puisque mon pays est lui-même encore et toujours handicapé par son histoire.

**La Gazette : Vous intervenez auprès de public en situation d'exclusion au Théâtre Grodzki. Pouvez-vous**

**nous parler de cette structure qui intervient auprès de personnes handicapées ?**

A.P. : Le travail auprès de personnes handicapées n'en est qu'à ses débuts en Pologne. Autrefois, ces personnes restaient enfermées chez elles et ne travaillaient pas. L'Association Théâtre Grodzki implantée à Bielsko-Biala a été créée il y a environ dix ans. A l'origine, les propositions d'atelier étaient uniquement en lien avec le théâtre. Depuis, elle s'est élargie à plusieurs sections : photographie, littérature, journalisme. Quand j'ai commencé à faire ces ateliers avec un groupe de jeunes personnes handicapées, je ne savais pas par où commencer, d'autant qu'aucun professionnel de la santé n'accompagnait l'association. Chacun souffrait de pathologies différentes et je me souviens qu'une fois, une personne épileptique a fait une crise pendant

une répétition. Je me suis rendu compte que je n'étais absolument pas préparé au cas où quelque chose de grave se produirait.

J'ai d'abord dû travailler à créer une cohésion de groupe. En effet, la plupart des participants étaient déjà adultes mais ils n'avaient eu de contacts qu'avec leurs parents et ne parvenaient pas à communiquer. Très souvent, c'était pour eux la toute première occasion d'aborder l'environnement extérieur alors j'ai dû donc laisser une grande place dans mes ateliers à l'échange, au dialogue.

Une fois cette étape franchie, le travail d'écriture commence, puis leurs textes, témoignant de leurs expériences, donnent lieu à une lecture publique et enfin à des discussions avec tout le groupe afin que chacun puisse donner son avis sur ce qui vient d'être dit. Grâce à ces ateliers, les participants enrichissent aussi leur langue et, par là même, élargissent leur monde.

Par ailleurs, pour pouvoir créer cet atelier et le faire fonctionner, il faut bien sûr écrire un projet et trouver des subventions. L'objectif officiel est de préparer ces personnes à avoir un métier, mais on peut dire que c'est paradoxalement là qu'intervient la part de fiction dans la mesure où cela n'arrivera jamais. Ils ne pourront pas occuper un poste sur le marché du travail tel qu'il est actuellement.

**La Gazette : Comment avez-vous travaillé à l'écriture de ce texte, qui s'inspire de ce travail au Théâtre Grodzki ?**

A.P. : D'un côté, ce que j'ai pu entendre au cours de ces ateliers, était tellement fort, paralysant, que je pensais ne pas avoir le droit d'y ajouter de la fiction ; la meilleure chose, à mon sens, était de les retranscrire de la manière la plus fidèle possible pour ne pas trahir leur parole. D'un autre côté, je devais y ajouter de la fiction pour respecter leur vie privée, leur intimité. Ayant entendu ces histoires au cours de mon atelier, je ne savais pas si, en tant que thérapeute, j'avais le droit de les évoquer. Comment reprendre ce qu'ils sont sans violer leur intimité ? J'ai toujours l'impression d'être à la frontière entre ce qui est autorisé et ne l'est pas. Et je me demande encore si je ne l'ai pas transgressée en écrivant cette pièce *Transitions*. Paweł m'a convaincu d'écrire une pièce basée sur ces témoignages en avançant le fait que les réutiliser dans le cadre d'un autre projet d'écriture, de les réécrire, ne posait pas de problème éthique. Il ne s'agissait pas de trahison pour lui. J'ai donc rassemblé mes souvenirs afin d'écrire des petites scènes sans me préoccuper dans un premier temps de la construction globale du texte. Je travaillais en lien avec le plateau, avec les comédiens et le metteur en scène. J'aime énormément



Photo: Jean-Pierre Angéi

écrire le texte au cours des répétitions car cela suppose un caractère démocratique. Après le premier jet, nous avons travaillé sur l'agencement des scènes. J'ai décidé de mettre les monologues au début afin de rendre la solitude de ces personnages et donc leur repli initial. Durant les répétitions, nous avons sélectionné certaines scènes et nous en avons éliminé d'autres. L'écriture des dernières scènes de la pièce s'est faite peu avant les représentations. Au final, je possède une dizaine de versions de cette pièce mais celle qui sera lue samedi me paraît être la plus fidèle à la pièce que je souhaitais écrire à l'origine. Je peux dire que cela m'a fait l'effet d'une thérapie car je me

suis senti libéré après coup.

**La Gazette : Votre pièce est sous-titrée « guignol thérapeutique ». Pouvez-vous nous parler de cette expression ?**

A.P. : Ce terme de Guignol peut avoir deux sens en polonais : d'une part, il fait référence à un spectacle amateur et d'autre part il peut avoir un sens plus général et plus péjoratif, sous-entendant que la qualité de la représentation est très moyenne. J'ai choisi d'apposer de façon ironique ce sous-titre à ma pièce. En effet, elle se réfère à mon expérience d'animateur/thérapeute d'ateliers d'écriture dans un centre pour personnes handicapées et je voulais souligner la façon dont

ces personnes sont infantilisées par la société. Il s'agissait de prendre le contre-pied de ce cliché.

**La Gazette : Vous avez étudié la littérature polonaise puis multiplié les expériences dans les domaines de la musique, du journalisme et de la poésie. Comment en êtes-vous venu à écrire pour le théâtre ?**

A.P. : Pour moi, le théâtre a toujours été une passion. Ce qui m'attire particulièrement dans cet art, c'est la notion de rencontre, de confrontation avec le public. Au lycée, je faisais déjà du théâtre en tant que comédien dans une troupe. Le théâtre officiel de la ville n'offrait que des spectacles assez traditionnels et j'étais plutôt intéressé par le théâtre en marge de l'institution, un théâtre à l'esthétique plus expérimentale. Mais les troupes qui se réclamaient de ce théâtre « off » se séparaient assez rapidement. En effet, il n'y avait pas vraiment de structures assez stables pour les accueillir et les aider à se développer. Je m'en suis alors éloigné pour pratiquer le journalisme pendant une dizaine d'années. Durant cette période, des changements sont survenus dans le paysage théâtral polonais. Les artistes qui appartenaient à l'avant-garde ont commencé à obtenir une reconnaissance plus importante.

**La Gazette : Pouvez-vous nous dire s'il y a une scène dans cette pièce qui vous a marqué ?**

A.P. : L'une des scènes de cette pièce qui me marque le plus est celle de Jas. La personne réelle dont je me suis inspiré pour le personnage souffrait du syndrome de Gilles de la Tourette, pathologie qui se traduit par un oubli fréquent du langage et une facilité à se souvenir des injures. Ces malades ne savent pas nommer le monde autrement qu'au travers d'une langue qui, pour nous, semble extrêmement vulgaire. Je pense que le contraste entre la langue vulgaire et la langue biblique est très emblématique de la société polonaise. Je ne sais pas quelles sont les conclusions que nous pouvons tirer de la scène intitulée « Radio Sainte Vierge », quand les paroles de Jas et de Saint-Paul se juxtaposent, mais j'étais simplement curieux de l'effet que cela pouvait donner de mélanger une prière et un langage ordurier. Je me suis inspiré d'une situation réelle : un jeune garçon qui participait à mon atelier ne parlait que de cette manière injurieuse et en même temps, il allait tous les dimanches à l'Eglise. Je le trouvais très pur.

**La Gazette : Pouvez-vous nous parler de la scène entre les mamans et l'hygiéniste qui aborde de front le tabou de la sexualité des personnes handicapées ?**

**Comment a-t-elle été abordée au plateau ?**

A.P. : J'ai toujours, dès l'écriture, une image très concrète de la représentation, très réaliste. Cette première vision est bien sûr examinée, remise en question par le metteur en scène et les comédiens tout au long du processus de création. Le metteur en scène qui s'est emparé du texte, Paweł Łysak, avait proposé une interprétation particulière de cette scène. L'espace proposé aux comédiens correspondait à un plateau de jeu télévisé et les mamans vêtues de façon grotesque étaient placées parmi le public. Leurs questions étaient donc directement adressées à ces personnes. C'était une tentative intéressante car le public réagissait vraiment. Certains étaient gênés, d'autres se servaient de l'humour comme d'un bouclier.

Ce travail de l'espace contrastait avec le ton et le sujet de la scène. Le jeu télévisé imaginé était plutôt du domaine de l'érudition, demandait des notions très précises dans des domaines bien définis et soulignait le manque de connaissance du public face à la question de la sexualité des personnes handicapées. Je pense que c'est une très belle manière de représenter cette scène car cela permet un dialogue entre le public et les comédiens.

**La Gazette : Pouvez-vous nous expliciter le**

**sens de la fin de votre pièce ?**

A.P. : A la fin, nous ne saurons pas s'ils arriveront à se sortir de cette situation d'exclusion. Par exemple, le son de tambour qu'entend Lesiu à la fin correspond simplement à son cœur qui bat dans sa poitrine. C'est une verbalisation de la peur qu'il ressent. Il a compris combien le monde a changé mais ne sait pas où se situer dans une société où il ne possède que vingt złoty dans sa poche (environ cinq euros). Il se promène à travers ce grand magasin où tous les produits sont accessibles, ce qui n'était pas le cas avant la chute du système. L'angoisse qu'il ressent se retrouve chez tous les personnages, chacun à leur manière. A la fin ils vont tous ensemble au supermarché. C'est aussi l'endroit qu'ils préfèrent comme lieu d'excursion car ils peuvent y circuler librement et facilement même en fauteuil. Ils peuvent prendre un ascenseur et regarder la foule en bas tout en mangeant une glace.



Photo: Jean-Pierre Angéi

# Théma : Traduction

## Revue Retors

La revue Retors, revue de traduction, fiction et poésie a été conçue et mise en place par Sarah Cillaire et Monika Próchniewicz, traductrices du texte de Artur Palyga, Transitions. Cette revue électronique permet aux internautes de découvrir des extraits de textes inédits en français. Les textes originaux sont également en ligne afin de permettre aux lecteurs de se référer à la langue d'origine (les auteurs étant édités dans leur pays d'origine). Quarante traducteurs se sont engagés dans cette initiative dans le but de nous faire partager des écritures contemporaines. Afin de donner encore plus d'ampleur au projet, l'association propose également des ateliers de perfectionnement pour les jeunes traducteurs. De plus, la revue Retors mène différentes actions autour des textes mis en ligne sur leur site (lectures, rencontres, débats, mises en espaces...). Leur souhait est de rendre les textes accessibles et visibles. L'engagement des traducteurs pour la revue Retors rend compte d'une vision politique de la traduction, en tant qu'ouverture sur les langues tendant nécessairement à une ouverture sur le monde.



Photo: Jean-Pierre Angéi

## Entretien avec Julie Quénehen

Propos recueillis par Estelle Moulard

**La Gazette : Quelle est la part d'inventivité, d'instinct dans votre travail de traduction ? La traduction se rapproche-t-elle de la réécriture ?**

Julie Quénehen : La question de la réécriture est une des grandes questions lorsque l'on se penche sur la traduction. Dans la traduction de l'italien au français, on observe une forte tradition de réécriture. Au contraire, il me semble que la traduction n'est pas le lieu de la réécriture. J'essaie de sauvegarder une part de scientificité comme un garde-fou. Je ne cherche pas à devenir une sorte de deuxième auteur.

Pour traduire en français les dialectes italiens comme le sicilien, il y a deux voies principales. L'une consiste à puiser dans des formes linguistiques régionales françaises, l'autre penche vers la réécriture en s'autorisant davantage de liberté. Je préconise une troisième voie qui serait une sorte de juste milieu, en restant à l'intérieur des frontières du français tout en les rendant plus élastiques, perméables pour répondre à la question fondamentale « Quelle est la fonction de l'utilisation du dialecte par l'auteur ? ». Il s'agit de trouver une stratégie pour donner une dimension plus singulière à la langue française. J'utilise l'aphérèse qui est un procédé stylistique qui crée des vides dans le français, à l'image des vides présents dans le dialecte sicilien. Chaque traduction s'appréhende différemment et appelle des procédés différents. Il n'y a pas une

seule façon de traduire, il n'y a pas de réponse univoque. **La Gazette : Comment avez-vous fait pour rendre en français les particularités du dialecte Sicilien ?**

Julie Quénehen : La première fonction de l'utilisation du dialecte est de reproduire l'oralité de la langue. Il faut toujours veiller à ne pas perdre de vue cette ligne directrice que l'on se donne, pour garder une cohérence. J'ai donc établi ce que j'appelle une « hiérarchie de critères » auxquels je me réfère tout au long de mon travail de traduction. L'économie de mots dans la langue de Tino Caspanello était primordiale et un travail sur le nombre de syllabes s'imposait car le français a tendance à étirer la pensée, à lui donner de l'ampleur et donc à augmenter le nombre de syllabes. La musicalité a aussi guidé mon travail et je me suis

notamment penchée sur l'ordre et la sonorité des mots. Ces critères ont été nécessaires pour aller vers une certaine facilité à dire, pour trouver une langue orale.

**La Gazette : Comment avez-vous travaillé à rendre ce que vous appelez les « opportunités de la scène » de la langue de Tino Caspanello ?**

Julie Quénehen : Nous avons beaucoup travaillé ensemble avec Tino. J'ai vu le spectacle à Milan alors que la traduction était en cours. Je suis rentrée dans la double genèse, celle de l'écriture et celle du jeu. Lors d'un long travail à la table avec lui et ses comédiens, nous avons éclairci tous les caractères des personnages ainsi que chaque mot, chaque expression et tout le contexte en précisant les intentions.

**La Gazette : Vous avez par ailleurs une expérience de la traduction du dialecte milanais, pourquoi vous intéressez-vous particulièrement aux langues non-officielles ?**

Traduire les dialectes c'est se demander comment traduire l'intraduisible. Avant de travailler sur l'écriture de Tino Caspanello, je me suis intéressée à la langue de Giovanni Testori qui utilise le dialecte encore différemment. Il travaille sur l'idiolecte qui est une langue à part, une langue à inventer. L'idiolecte de Testori empreint du dialecte milanais est un outil utilisé au même titre que des outils comme les préfixes, les suffixes, les latinismes dans le but de déconstruire et de reconstruire, de désarticuler et de réarticuler l'italien. Traduire Giovanni



Photo: Jean-Pierre Angéi

Testori est presque plus facile que de traduire un texte de Tino Caspanello. Etant donné que l'auteur prend des libertés avec l'italien, la traduction peut s'autoriser des libertés à son tour sans trahir l'auteur. La déconstruction et la reconstruction que Testori met en place aboutit à une déconstruction du français lors du passage à

la traduction. Par ailleurs, pour prendre un autre exemple, j'ai traduit une pièce d'Angela Demattè J'avais un beau ballon rouge. L'enjeu principal se trouvait à la fois dans la fable et dans l'utilisation du dialecte de la région de Trente. Cette pièce met en scène le dialogue entre l'une des fondatrices des brigades rouges, Margherita

et son père. Ensemble ils parlent dans leur dialecte mais lorsqu'intervient la rupture idéologique entre eux, Margherita ne parvient plus à s'exprimer dans ce dialecte et utilise alors l'italien. Pour traduire, il a donc fallu trouver un moyen de rendre visible et audible cette rupture, à l'intérieur de la langue française.

# CHANSON DU JOUR PAR LA COOPERATIVE D'ECRITURE



Photo: Jean-Pierre Angéi

L'amour perdu

J'ai eu un p'tit amour  
J'ai eu un p'tit amour  
Elle était jeune  
J'ai eu un p'tit amour  
Elle était jeune

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Elle chantait sous les ponts  
Elle chantait sous les ponts  
Avec son violon  
Elle chantait sous le ponts  
Avec son violon

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Le garde l'a arrêtée  
Le garde l'a arrêtée  
"Pas de chanson là!"  
Le garde l'a arrêtée  
"Pas de chanson là!"

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Il l'a mise en prison  
Il l'a mise en prison  
Mon amoureuse

Il l'a mise en prison  
Mon amoureuse

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

J'ai trouvé son violon  
J'ai trouvé son violon  
Dans l'eau qui coulait  
J'ai trouvé son violon  
Dans l'eau qui coulait

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

J'ai demandé au monde  
J'ai demandé au monde  
"Où est mon amour?"  
J'ai demandé au monde  
"Où est mon amour?"

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Personne m'a répondu  
Personne m'a répondu  
Et moi j'ai pleuré  
Personne m'a répondu  
Et moi j'ai pleuré

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Un jour un p'tit oiseau  
Un jour un p'tit oiseau  
M'a dit "Ton amour..."  
Un jour un petit oiseau  
M'a dit "Ton amour..."  
Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Elle chante pour les voleurs  
Elle chante pour les voleurs  
Les fous et les putes  
Elle chante pour les voleurs  
Les fous et les putes

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Un jour elle sortira  
Un jour elle sortira  
Et je l'attendrai  
Un jour elle sortira  
Et je l'attendrai

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Je vais chanter pour elle  
Je vais chanter pour elle  
Mon hirondelle  
Je vais chanter pour elle  
Mon hirondelle

Onni soit, onni soit, onni soit qui mal y pense

Tu rinnina che vai  
Tu rinnina che vai  
Lu maru maru  
Oi ritornella  
Tu rinnina che vai lu maru maru

Ferma quando te dico  
Ferma quando te dico  
Dui paroli  
Oi ritornella  
Ferma quando te dico dui paroli

Corri a jettari lu  
Corri a jettari lu  
Suspiro a mari  
Oi ritornella  
Corri a jettari lu suspiro a mari

E vididi se mi rispunna  
E vididi se mi rispunna  
Lu mio beni  
Oi ritornella  
E vididi se mi rispunna lu mio beni

Non mi rispunna - No  
Non mi rispunna - No  
? troppo lontano -  
Oi ritornella  
Non mi rispunna - No è troppo lontano

E sotto a na friscura  
E sotto a na friscura

Che sta dormendo  
Oi ritornella  
E sotto a na friscura che sta dormendo

Poi si ripiglia cu  
Poi si ripiglia cu  
Nu chianto all'occhi  
Oi ritornella  
Poi si ripiglia cu nu chianto all'occhi

Se struja l'occhi e li  
Se struja l'occhi e li  
Passa lu chianto  
Oi ritornella  
Se struja l'occhi e li passa lu chianto

Piglia tu muccaturo  
Piglia tu muccaturo  
Lu vai a lavu  
Oi ritornella  
Piglia tu muccaturo lu vai a lavu

Poi ti lu spanno a lu  
Poi ti lu spanno a lu  
Pero de rosa  
Oi ritornella  
Poi ti lu spanno a lu pero de rosa

Poi ti lu manno a Na...  
Poi ti lu manno a Na...  
...poli a stirare  
Oi ritornella  
Poi ti lu manno a Napoli a stirare

Poi ti lu cogliu a la  
Poi ti lu cogliu a la  
Napulitana  
Oi ritornella  
Poi ti lu cogliu a la napulitana

Poi ti lu mannu cu  
Poi ti lu mannu cu  
Ventu a purtari  
Oi ritornella  
Poi ti lu mannu cu ventu a purtari

Ventu vâ portacello  
Ventu vâ portacello  
A lu mio beni  
Oi ritornella  
Ventu vâ portacello a lu mio beni

Mera che nun ti cada  
Mera che nun ti cada  
Pé supra mari  
Oi ritornella  
Mera che nun ti cada pé supra mari

Ca perdo li sigilli  
Ca perdo li sigilli  
De stu cori  
Oi ritornella  
Ca perdo li sigilli de stu cori

# Tag et Faits divers

## Bavure : Il vole 350 000... escargots

Georges. Georges c'est son nom. Son nom est Georges. Depuis sa tendre enfance, Georges n'a qu'une idée en tête, devenir héliculteur. La coquille, la lenteur, la bave, tout est poésie dans l'escargot. Cette fascination le pousse secrètement à l'écriture de centaines de poèmes. En parallèle de son œuvre littéraire, Georges mène une activité de terrain. Depuis plus de dix ans, il récolte des échantillons de bave d'escargots qu'il conserve et répertorie. Pour rendre compte de ses travaux littéraires et scientifiques, il décide un jour d'organiser un grand colloque en l'honneur

de ceux qui ont nourri son inspiration. Une nuit, il décide de se rendre dans l'héliculture la plus proche pour aller chercher son public au sens propre. Il avait tout prévu, le colloque se déroulerait dans son potager au milieu des laitues, les escargots auraient de quoi manger et la conférence serait un succès. Il n'avait oublié qu'une chose... A raison d'un litre de bave produite par escargot et par heure, réunir trois cent cinquante mille escargots dans son jardin s'annonçait périlleux. Le déluge visqueux a laissé derrière lui trois cent cinquante mille cadavres d'escargots et un Georges noyé dans sa passion.

## Questions proustiennes à Weix Xing :

Quelle est votre occupation préférée ?  
**Partir à l'aventure.**

Quel est le don de la nature que vous souhaiteriez avoir ?  
**Courir comme un léopard.**

Dans quel pays aimeriez vous vivre ?  
**Vivre sous la dynastie Tang, anciennement la Chine.**

Quel est votre plus beau silence ?  
**Le silence d'une ville vide.**

## Questions proustiennes à Samuel Gallet :

Quelle est votre occupation préférée ?  
**Lire**

Quel est le don de la nature que vous souhaiteriez avoir ?  
**Avoir le temps d'un vieil arbre**

Dans quel pays aimeriez vous vivre ?  
**Vladivostok, pour l'arrivée du transsibérien et Blaise Cendrars**

Quel est votre plus beau silence ?  
**Le calme d'un étang dans le Morvan**



photo : WEI Xing

## Horoscope

faire capoter... Pensez à éteindre votre portable pendant la lecture !

bizarre vous traverse. Il semblerait même que vous soyez sur le point de vous transformer en personnage théâtral...La gaieté vous guette.

**Recommandations générales pour tous les signes : Profitez pleinement de ce dernier jour de festival, vous n'en sortirez pas indemne.**

**Bélier** Attention vous pourriez être surpris par des chutes de lectures aux alentours de vingt heures...Prenez garde !

**Vierge** Un récent voyage vous a été bénéfique. Pour autant ne vous reposez pas sur vos lauriers !

**Verseau** Tracez votre route, elle n'en sera que plus belle.

**Taureau** Restez aux aguets. Êtes-vous sûre que votre chaise est bien solide ?

**Balance** Regardez les choses en face, votre chat n'est pas ce qu'il prétend être!

**Poisson** Le bar du coin pourrait vous porter préjudice. Résistez !

**Gémeaux** La gaieté vous guette. Ouvrez l'œil et le bon !

**Scorpion** Surtout pas de panique. Avez-vous pensé à fermer le gaz avant de venir à Regards Croisés ?

**Cancer** Vous avez tendance à rire de tout, une petite larme pourrait vous prendre au dépourvu.

**Sagittaire** Pluton télescopant Neptune, un petit regard à droite, IL ou ELLE est votre promis(e).

**Lion** La trajectoire du soleil, en diagonale vers Uranus, nous indique qu'un texto pourrait tout

**Capricorne** Saturne pivotant autour de Jupiter, un sentiment



photo : WEI Xing



TOUTE L'ÉQUIPE DE TROISIÈME BUREAU  
VOUS DONNE RENDEZ-VOUS L'ANNÉE  
PROCHAINE ...